municipal de Lille, le Conseil municipal d'Hellemmes au grand complet, les délégations de la Libre-Pensée de Valenciennes et de Carvin, les Enfants de Diderot, etc.

L'Union Sociale d'Roubaix.
La société la Lyre des Travailleurs.
Le Cercle républicain l'Humanité.
La Libre-Pensée Lilloise.

Et enfin un nombre considérable de membres du Parti Ouvrier. On peut évaluer à 2,000 le nombre des manifestants.

Le cortège sort la rue de Béthune, la rue Neuve, la Grand'Place, les rues des Fanneliers, Faidherbe, du Prince, du Vieux-Faubourg, St-Hubert.

Sur tout le parcours la foule est immense, surtout aux abords de la Grand'Place. Les marches du Grand Théâtre sont noires de monde. On s'entasse sur les trottoirs, mais partout règne le calme le plus complet. Le spectacle est imposant et superbe : plusieurs personnes se découvrent sur le passage des couronnes. Le silence n'est interrompu que par les cris des camelots qui vendent l'*Internationale*, la photographie du maire de Lille et les portraits des martyrs de la commune.

Discours du citoyen Delory

Le maire de Lille monte le premier sur la tribune improvisée et prononce un émouvant discours dont voici une imparfaite analyse :

Citoyennes,

Citoyens,

Nous avons pensé qu'au lendemain de la victoire que nous avons remportée aux élections municipales dernières, notre premier devoir était de venir, ici, rendre hommage à ceux qui sont morts avant que les idées pour lesquelles ils ont combattu, aient triomphé.

Certes, les luttes d'aujourd'hui sont pénibles, certes la vie que s'imposent nos militants est une vie d'abnégation et de sacrifices quotidiens ; mais, si l'on considère les souffrances qu'ont eu à supporter nos précurseurs, nos initiateurs, nos camarades de combat ; si l'on reporte sa pensée vers ceux-là qui, à une époque où il était presque dangereux de se dire républicain, s'élevèrent contre l'égoïsme d'une caste, en faveur de la fraternité humaine, on ne sent pénétré d'admiration et de respect pour ces vaillants apôtres de l'idée socialiste, de l'émancipation prolétarienne ! (Applaudissements).

Que sont, en effet, nos souffrances et nos amertumes à côté de leurs souffrances et de leurs amertumes ! C'est eux qui défrichèrent, c'est eux qui semèrent et nous n'avons plus en que la peine, bien légère, de récolter !...

Parmi ces précurseurs il en est un dont le nom vient tout d'abord sur nes lèvres : Gustave Jonquet !

Jonquet fonda, à Lille, le premier groupe du Parti Ouvrier. Cette audace lui a coûté la vie car, après avoir été abreuvé d'injures et d'outrages, après s'être vu fermer la porte de tous les ateliers, il est tombé, terrassé par la misère, mais en nous léguant un héritage de foi et une confiance dans l'avenir, confiance que le present a justifié au-delà de nos espérances.

Honneur à Jenquet !

Honneur à Jonquet, qui le premier éleva le drapeau des revendications ouvrières, en face de l'opportuniste Testelin ;

Honneur à Jonquet qui fut le premier candidat socialiste contre M. Géry Legrand ;

Honneur à Jonquet qui livra le premier assaut contre la citadelle capitaliste que nous n'avons conquise qu'en marchant sur ses traces ! (Vifs applaudissements).

Mais il en est d'autres aussi, modestes soldats de notre cause, qui luttèrent vaillamment, pour la seule satisfaction du devoir ; d'autres disparus qui dorment là et vers lesquels doit aller notre pensée reconnaissante : j'ai nommé Pennequin qui, comme Jonquet, sacrifia son pain à la défense de nos idées, Billaux, Wiart, Trochon, Lucien Werquin, Levas, Cipré et bien d'autres encore qui, la nuit, le jour, à chaque instant, sans repos et sans trêve, luttèrent pour l'émancipation des travailleurs....

Honneur aussi à ceux-là !

Honneur à tous les inconnus, à tous les humbles qui, après avoir consacré leur vie à la grande œuvre socialiste n'ont pas eu le bonheur de voir se lever enfin le soleil de la victoire ! (Applaudissements prolongés ; vive émotion).

A son tour, notre camarade Ghesquière adjoint au maire de Lille prend la parole, et d'une voix très émue prononce le discours suivant :

Discours de Ghesquière

Citoyennes, citoyens,

C'est avec l'émotion la plus profonde et la plus sincère que je prends aujourd'hui la parole au nom du Parti ouvrier, au nom de nous tous, pour rendre un suprême hommage aux vétérans socialistes, aux pionniers de l'émancipation ouvrière, à ceux qui sont tombés pendant la lutte sans avoir vu les premières lueurs solaires du mai, du germinal socialiste.

Je puis me permettre d'apporter en votre nom et en mien, à la mémoire des morts regrettés, le tribut d'hommages et le souvenir qu'ils méritent, parce que je les ai connus ces fiers et regrettés combattants de la première heure, parce que je les ai suivis avec toutes mes illusions de jeunesse et parce qu'avec eux j'ai senti battre mon cœur pour les grandes idées d'égalité et de justice sociales que les républicains de Lille partagent aujourd'hui, avec comme vous, le ferme espoir et l'ardente volonté de les faire triompher pour le salut de l'humanité.

On disait que je les vois encore, on disait que je vois encore Jonquet et Pennequin, luttant avec une énergie indomptable contre les faux républicains unis déjà à cette époque avec la toute puissante féodalité capitaliste.

Ils étaient une poignée, quelques-uns seulement qui faisaient rire d'eux, qui souffraient en silence mais avec patience toutes les misères et toutes les injures que la lâcheté des uns et l'ignorance des autres leur prodiguaient.

C'étaient les honnis, les méprisés !

Mais ils avaient pour eux la foi en l'avenir de notre noble cause : ils croyaient et ils espéraient ; ils vivaient d'idéal, ces cénobites socialistes et ils agissaient ; ils souffraient mais ils combattaient la tête haute et fière...

Ils sont tombés dans la lutte.

Mais ils ont succombé en jetant au moins un dernier et suprême défi à l'orgueilleuse société bourgeoise et ce défi voulait dire, ce défi signifiait : Nous ne sommes pas vaincus.

Non, mille fois non, ils ne sont pas vaincus.

Je regarde en arrière, dans un passé de seize années pour mieux voir le chemin parcouru.

Et maintenant, j'en appelle au témoignage des lutteurs socialistes de la première heure, de ceux qui suivirent les traces de mes aînés et qui assistent en ce moment à notre pieux rendez vous.

Vous souvenez vous, vous ami Delory, maire de Lille, et vous Carrette, maire de Roubaix, et vous autres mes vieux camarades que je remarque isolés dans ce grand nombre de partisans, de tout le mal, de toute la persévérance, de toute la force d'énergie qu'il vous a fallu dépenser pendant cette période de 16 ans pour organiser cette admirable fédération du Parti ouvrier de la région du Nord, cette organisation prolétarienne modèle qui nous vaut aujourd'hui les belles victoires que nous pouvons fièrement inscrire sur notre drapeau ?

Ah ! consolez-vous, pardonnez à vos offenseurs puisque vous triomphez, puisque vous voyez enfin, vous les pilotes, vous qui êtes de vigie, la *Terre Promise*, le port de salut où le prolétariat atterira bientôt.

Avec la confiance que donne la foi en l'avenir le prolétariat poursuit son avènement aux affaires publiques ; la France ouvrière et paysanne se soulève de joie et d'espérance devant le renouveau social ; avec l'union et l'action nous abrégerons l'heure de la sainte délivrance.

Notre plus grand regret, c'est que nos chers morts ne peuvent assister à nos premières victoires et ne verront pas le triomphe définitif des idées d'affranchissement intégral et universel qu'ils nous ont donné en héritage.

Nous le regrettons, mais nous ne pouvons rien contre la fatalité.

Tout ce que nous pouvons et ce que nous devons faire c'est de perpétuer le bon souvenir des vaillants qui sont tombés au champ d'honneur et que nous saluons aujourd'hui au cri qui résumait toutes leurs espérances et qui résume les vôtres : Vive la République sociale ! (Applaudissements prolongés.)

Enfin, le citoyen Delesalle, adjoint au maire de Lille, prononce l'émouvant discours suivant interrompu fréquemment par des applaudissements.

Discours de Delesalle

Citoyennes, Citoyens,

Après Delory, qui vous a rappelé les noms de nos militants disparus, après Ghesquière qui s'est fait envers eux l'interprète de notre reconnaissance, vous me permettrez de laisser de côté les questions particulières et locales, pour n'examiner que l'idée qui, selon moi, se dégage de la belle manifestation d'aujourd'hui et qui constitue une réponse vivante aux calomnies de nos adversaires.

Ceux-ci nous ont dit : « L'élection qui vient d'avoir lieu n'est pas un acte d'adhésion à vos doctrines et à vos idées ; votre collectivisme n'a pas conquis l'esprit pratique et positif de nos populations ; et, si vous avez obtenu le succès, c'est que vous n'avez pas dit toute votre pensée ; si ce peuple vous a suivi, c'est que vous avez flatté ses passions, aiguisé ses appétits, surexcité ses convoitises. »

Voilà, n'est-ce pas, citoyens, ce qu'on a affirmé.

Mais si nous examinons ce qui s'est passé, que voyons-nous ?

Le Parti ouvrier, victorieux, célébrait son triomphe. De ce peuple, aux passions avivées par nous, aux appétits aiguisés par nous, aux convoitises surexcitées par nous, allaient donc surgir des revendications immédiates ; il nous fallait donc apaiser ces passions, assouvir ces appétits, contenter ces convoitises ; les dents longues et les doigts crochus, ce peuple allait exiger sans retard les satisfactions espérées... Voilà ce que nous prédisaient nos adversaires.

Mais de ces prolétaires assemblés, une voix calme s'est élevée qui, sans violence et sans passion, nous a dit :

« Camarades, nous sommes victorieux aujourd'hui comme nous le serons demain, mais ces victoires d'aujourd'hui et de demain, d'autres les ont préparées ; d'autres qui ont épuisé prématurément leurs forces dans la lutte et la propagande. D'autres que la mort impitoyable a fauchés avant le triomphe de leur parti.

N'oublions pas ceux-là, camarades ; et, avant de célébrer les victoires du présent, avant même de formuler les espérances de l'avenir, allons saluer le passé ; et, en nous inclinant devant la dépouille de ceux qui sont disparus, montrons que le prolétariat garde une éternelle reconnaissance à ceux qui l'ont fidèlement, ancièrement et loyalement servi. »

Voilà ce que nous a dit la voix du peuple ouvrier ; elle a été écoutée, et c'est de là qu'est sortie la manifestation d'aujourd'hui qui, grâce à votre concours empressé et recueilli, est encore une fois, une réponse éclatante aux insenses qui ne voient dans la poussée socialiste que la surexcitation artificielle de vos instincts et de vos appétits.

Oui, citoyens, l'idée qui se dégage de la manifestation d'aujourd'hui, c'est que le peuple a maintenant conscience qu'il trouvera dans la succession ininterrompue de ses propres efforts — et là seulement — le secret de son émancipation économique, de son épanouissement intellectuel, de son affranchissement moral.

Le temps est passé des sauveurs et des dogmes ; le temps n'est plus où l'on se tournait vers un être — homme ou dieu — pour implorer de lui le bonheur universel.

On se rend compte à présent que les satisfactions d'aujourd'hui sont le résultat des combats de la veille ; comme les satisfactions de demain seront le fruit des luttes du moment.

« C'est pourquoi, nous souvenant de ceux qui nous ont ouvert et indiqué la voie, nous avons voulu affirmer en ce jour, avec notre foi en l'avenir, avec notre énergie dans le présent, notre reconnaissance et notre respect des services du passé.

Et ce n'est pas seulement à ceux qui dorment près de nous que vont nos témoignages d'admiration et d'estime ; c'est à tous ceux qui, dans la série des combats soutenus par l'humanité pour son affranchissement définitif, ont marqué utilement leur passage et signalé leur présence ; à ceux qui ont supprimé l'esclavage comme à ceux qui ont lutté contre la féodalité et aboli le servage, comme à ceux aussi qui ont combattu contre le prolétariat, cette dernière forme de l'esclavage.

C'est aux révolutionnaires qui sont morts pour l'idée, aux savants qui ont vécu pour l'éclairer, aux orateurs qui l'ont propagée, à tous ceux, en un mot, qui ont ajouté leur pierre, si modeste soit elle, à l'édifice de l'émancipation humaine que couronnera bientôt la conception socialiste.

L'histoire du socialisme, citoyens, ce sera l'histoire de l'Humanité toute entière, ce sera l'histoire de l'Homme, de l'homme luttant contre les oppressions, contre toutes les oppressions — naturelles ou artificielles — de l'homme brisant par sa volonté tous les obstacles, secondé par sa science tous les éléments, et sortant triomphale nent vainqueur de ce combat où l'Autorité, cet éternel adversaire, aura pris tous les visages, revêtu toutes les formes, épuisé toutes les résistances

Mais ce jour du triomphe viendra, citoyens ; et, ce jour là, la brise qui souffle de ce champ du repos, et qui semble nous apporter les clameurs de colère et de vengeance de générations qui n'ont connu sur la terre que la misère et la souffrance, cette brise se chargera d'effluves de paix et d'amour, témoignage dernier de ceux qui, grâce à vos efforts, auront connu enfin dans la vie le bonheur et la joie.

Et si alors, nous les militants d'aujourd'hui, — à cette époque disparus — nous qui venons de tourner quelques feuillets du passé pour y découvrir des noms vénérés et chéris, si nous devons trouver à notre tour pour nos noms un petit coin dans une modeste page de cette histoire de l'émancipation humaine ; si nous pouvons espérer que notre souvenir ne sera pas évanoui avec notre dernier souffle : si, comme ceux dont nous venons d'honorer la mémoire, notre mémoire doit rester, pour un temps, gravée dans l'esprit de ceux qui, grâce à nous, ne souffriront plus ou souffriront moins ; oh ! alors, camarades, nous sommes dès à présent suffisamment récompensés de nos efforts, vengés de nos déceptions ; et, sans autre ambition, sans autre desir, nous prêtons ici le solennel serment de consacrer sans relâche toutes les forces de notre activité, de notre intelligence et de notre énergie, à l'œuvre commencée par ceux auxquels il convenait, en ces jours de victoire, de rendre, comme nous l'avons fait, un suprême et solennel hommage. (Applaudissements prolongés.)

Au cimetière

Quand les discours sont terminés, les grilles du cimetière sont ouvertes et malgré le service d'ordre organisé par les commissaires, une partie de la foule qui se presse aux abords réussit à s'introduire dans la nécropole.

Le citoyen Delory et ses adjoints se placent devant le mur où doivent être déposées les couronnes. Ils sont reçus, à leur entrée, par le directeur du cimetière.

Les couronnes sont suspendues au mur, par les porteurs, la couronne du Parti ouvrier est placée au centre et de chaque côté sont disposées la couronne de la Libre-Pensée lilloise et de la Fédération des Cercles républicains.

Quand cette cérémonie est terminée, la foule s'écoule lentement. La manifestation a pris fin à six heures. C'est une belle page de plus à ajouter à l'Histoire du Socialisme et du Parti ouvrier lillois.

A la sortie du cimetière la famille Pennequin qui se trouvait là quand le citoyen Delory a rappelé dans son discours les noms des vaillants créateurs du Parti ouvrier à Lille, a remercie les organisateurs du touchant hommage rendu à l'un des siens.

MOUVEMENT PRÉFECTORAL

Voici le mouvement préfectoral qui paraîtra demain à l'*Officiel* :

M. Cleiffie préfet de la Loire Inférieure est nommé préfet des Bouches-du-Rhône en remplacement de M. Deffès, nommé préfet honoraire et appelé à d'autres fonctions.

M. Jouclas Peloux, préfet de la Loire est nommé préfet de la Loire-Inférieure.

M. Grimaldi, préfet de l'Oise est nommé préfet de la Loire.

M. Paul, préfet des Basses-Pyrénées est nommé préfet de l'Oise.

M. Boudier, préfet de la Haute-Marne est nommé préfet de la Corse.

M. Couppel de Lude préfet de l'Orne est nommé préfet de la Haute-Vienne

M. Doux, préfet de la Corrèze est nommé préfet des Basses-Pyrénées.

M. Bret, préfet du Var est nommé préfet de l'Allier.

M. Goulley, préfet de l'Allier est nommé préfet de l'Orne.

M. Bonnet, préfet du Cantal est nommé préfet du Var.

M. Bougoin, préfet de l'Aude est nommé préfet de la Haute Marne.

M. Dromy, sous-préfet de Cherbourg est nommé préfet de l'Aude

M. Sadrat, secrétaire général de la Loire est nommé préfet du Cantal.

M. Alapetite, secrétaire général des Bouches-du-Rhône est nommé préfet du Tarn.

M. Collignon, directeur du cabinet du préfet de la Seine est nommé préfet de la Corrèze.

M. Grenier, commissaire du gouvernement au conseil de préfecture de la Seine est nommé administrateur du territoire de Belfort par permutation avec M. Godefroy.

M. Grégoire, sous-préfet de Meaux est nommé préfet de la Creuse

LA SEMAINE SANGLANTE

(De notre correspondant)

Paris, 24 mai.

Les travailleurs parisiens ont hier, par la pensée, communié avec leurs morts qui y a vingt-cinq ans, avec les assassinés d'avril et de la Semaine sanglante.

De très bonne heure les abords du Père Lachaise ont présenté une animation extraordinaire.

Des mesures de police ridicules avaient été prises.

Dès une heure de l'après-midi, deux compagnies de la garde républicaine à pied, un escadron de gardes à cheval et cinq cents gardiens de la paix prennent position à l'entrée et à l'intérieur du cimetière.

MM. Lépine, préfet de police, Laurent, secrétaire général de la préfecture, Jaillot, directeur de la police municipale, et Touny, commissaire divisionnaire, sont arrivés avant deux heures.

La consigne est la même que les années précédentes : on ne peut pénétrer dans la nécropole que par groupes de quatre personnes

La foule est énorme, on crie : Vive la commune !

A deux heures, l'animation est de plus en plus grande. De nombreux groupes sont réunis à la salle Lexcellent. Des couronnes d'immortelles rouges arrivent à chaque instant.

Les curieux qui sont très nombreux sont repoussés de temps en temps par les gardiens de la paix.

A 2 h. 30, plusieurs milliers de personnes entrent par files de trois et quatre à l'intérieur du cimetière, se rendant au mur des fédérés.

Parmi les nombreuses couronnes nous remarquons celles : des députés socialistes portés par nos amis Jaurès et Vaillant puis celle de l'Agglomération parisienne du Parti ouvrier, etc.

Après la manifestation ont eu lieu plusieurs réunions de protestation contre les mesures prises par la police ; la plus importante a été celle tenue salle du Commerce, faubourg du Temple.

CADAVRE DANS UNE MALLE

(De notre correspondant)

Paris, 24 mai.

Le sous chef de la sureté a mandé hier les époux Bury dont la femme est la belle-sœur de Dubois, pour obtenir d'eux des renseignements sur Aubert et sa maîtresse.

Les époux Bary et leur petite fille habitaient un hôtel meublé, 50, quai de l'Hôtel-de-Ville.

Un instant on a supposé que Bary avait participé au crime, mais ses explications semblent démontrer qu'il n'y a eu aucune part. Néanmoins, il a été gardé à la disposition de la justice.

La femme Bary a été laissée en liberté.

Delahaef père, a réclamé le corps de son fils, mais il est probable qu'on accédera pas à son désir.

Depuis son arrestation Aubert est fiévreux, il est pris de forts tremblements nerveux. Jusqu'à présent Aubert et sa maîtresse n'avaient subi aucune condamnation. Aubert est né à St-Julien du Médoc, son frère et sa mère sont établis dans la Gironde.

On recherche actuellement quelle est la personne qui a aidé au transport de la malle, on pense qu'on ne tardera pas à la découvrir.

Aubert et sa maîtresse avaient quitté leur domicile dès dimanche ; leurs traces ont été retrouvées dans plusieurs hôtels du quartier de l'Europe où ils logèrent jusqua mercredi.

La caisse contenait le cadavre avait été mise en consigne samedi soir. Delahaef était vêtu d'une chemise, d'un gilet et d'un veston il n'avait pas de pantalon.

Ce dernier vêtement a été retrouvé à l'Hôtel de Paris, à Cherbourg, où les inculpés étaient descendus.

Cherbourg, 24 mai.

M. Cochefert voulant surveiller lui-même le transfert des assassins à Paris et rentrer avec le dossier complet de l'affaire et les pièces à conviction a ajourné son départ à demain.

M. Delahaef père, a quitté ce soir Cherbourg. Le cercueil de son fils partira demain pour Paris.

VOYAGE PRÉSIDENTIEL

D'un correspondant)

Paris, 24 Mai

Le Président de la République a quitté Paris, ce matin à neuf heures, pour se rendre à Amboise et à Tours. Il est accompagné dans son voyage par MM. Barthou, ministre de l'intérieur, Turrel, ministre des travaux publics, Le Gall, directeur de son cabinet, les commandants Moreau, Bourgeois et de Meaux Saint-Marc, officier de sa maison militaire.

Orléans, 24 mai.

Aux Aubrays, le train présidentiel s'arrête cinq minutes

M. Félix Faure est salué sur la quai de la gare par le préfet du Loiret, M. Boguer, et par le général Duchesne, commandant du 5e corps d'armée. Il s'entretient amicalement avec le général.

Amboise, 24 mai.

Le train présidentiel est arrivé en gare à midi.

Le Président de la République a été reçu sur le quai par le préfet, M. Viguié, et par le commandant du 9e corps, puis, accompagné par MM. Barthou, ministre de l'intérieur et Turrel, ministre des travaux publics, il a pénétré dans le salon de la gare

Après les présentations, le président de la République a remis avec la cérémonie ordinaire, la croix d'officier de la Légion d'honneur au colonel d'Entraigues, chef d'état-major du 9e corps, et trois médailles militaires.

Puis le cortège s'est formé et s'est dirigé vers la petite place de la gothique mairie où va être inaugurer le modeste buste élevé à la mémoire de M. Charles Guinot.

Des discours ont été prononcés par le Maire, par M. Tiphaine, au nom du Conseil Général.

Le président de la République a quitté Amboise sous une pluie battante. Tous les sénateurs et les députés du département l'accompagnent, sauf M. Wilson qui s'est excusé.

Tours, 24 mai.

A 3 h. 20, le train présidentiel entre en gare de Tours. Le maire souhaite la bienvenue à M. Félix Faure. Le président répond, puis le cortège se forme.

La pluie a cessé pendant tout le trajet de la gare à la préfecture. Quelques rayons de soleil percent les nuages qui obscurcissent le ciel : Les honneurs sont rendus par le 6e cuirassiers, le 32e et le 66e de ligne. La foule compacte est maintenue à grande peine par le cordon de soldats.

Elle a fait un bon accueil au Président de la République.

Les cris de Vive Faure ! Vive le Président sont entendus. Devant la place de la Préfecture on entend : A bas le Sénat !

Au moment où le président pénètre dans la cour de la préfecture une violente ondée éclate de nouveau, obligeant à se disperser et à chercher des abris de tous côtés.

A cinq heures commencent les réceptions officielles.

DERNIÈRE HEURE

(Par Service Spécial)

UN DRAME EN MER

Toulon, 24 mai.

Quinze personnes formant trois groupes d'amis avaient organisé pour cette après-midi une tournée en rade sur le bateau appelé « Pinson » il y avait des marins, des douaniers et des jeunes filles.

Vers le milieu de la rade le bateau fit eau. Le quartier-maître marin de l'Etat, nommé David, voyant le danger fit diriger le bateau vers le cuirassé «Friedland» qui se trouvait à proximité et auquel il comptait demander secours.

Mais les jeunes filles ont pris peur, une véritable mêlée s'engagea et le *Pinson* sombra.

Les embarcations du *Friedland* ont pu recueillir onze passagers, les quatre autres dont deux douaniers, un quartier-maître de l'Etat et une jeune fille furent noyées.

Une grande émotion règne en ville.

COURSE BORDEAUX-PARIS

Paris, 24 mai.

Dans la course Bordeaux-Paris, Linton est arrivé premier, couvert de boue et taché de sang

Le total du parcours est de 21 heures 17 minutes 18 secondes

Rivière est arrivé second ayant accompli le trajet en 21 heures 18 minutes 20 secondes.

Thé, le coureur marseillais, arrivé troisième en excellent état. Son temps est : 22 heures 12 minutes 40 secondes

DERNIÈRES NOUVELLES

RÉGIONALES

UN CONCOURS AGRICOLE

SOISSONS, 24 mai.

Voici un aperçu du programme des fêtes qui auront lieu à Soissons à l'occasion du prochain concours régional :

Le concours en lui-même, c'est à dire l'exposition des animaux et des machines agricoles, s'ouvrira le samedi 20 juin, le concours hippique et l'exposition d'horticulture le mercredi 24, et ces trois concours seront terminés le dimanche 28 par la distribution des récompenses qui aura lieu au Rond-Point du Mail, sous la présidence du ministre de l'agriculture.

Le dimanche 21 juin, pendant toute la durée du jour, concours de gymnastique.

Le même jour, après-midi, courses nautiques sur l'Aisne.

Le dimanche 28, concours de pompes, exercices d'ensemble ; le soir, grand feu d'artifice.

Le dimanche 5 juillet, grand concours international de musique, fanfares harmonies, orphéons et trompettes.

Le même jour concours de paume qui se continuera le lendemain.

Grande kermesse, donnée par l'Association des dames françaises, le même dimanche, dans les salons et les jardins prolongés de la mairie, de une heure à sept heures et de huit heures à minuit nouveau feu d'artifice sur la rive droite de l'Aisne comme le premier.

Le lendemain 6 juillet, concours d'honneur de musiques et tirage de la tombola de la kermesse.

Depuis le dimanche 18 juin, jusqu'au lundi 6 juillet inclusivement, concert tous les jours après-midi, et bal tous les soirs au Rond-Point du Mail

Exposition artistique et alimentaire réservée aux commerçants de l'arrondissement de Soissons

Tous les jours ascensions en ballon captif à 300 mètres de hauteur, à l'entrée de la propriété de M. Pincherat.

D'autres attractions encore indéterminées auront lieu pendant la durée du concours.

UNE BANDE DE CAMBRIOLEURS

DUNKERQUE, 24 mai.

L'enquête ouverte par l'administration de la Marine, au sujet des audacieuses tentatives de cambriolage, commises au Syndicat des Gens de Mer et à la *Villa Chouquet*, continue.

Jusqu'à présent, les cambrioleurs sont parvenus à s'esquiver ; mais on a acquis la certitude qu'ils étaient plusieurs pour commettre leurs méfaits.

LE

PRIX DU SANG

PAR

Alexis Dumas

PROLOGUE

Elles étaient adressées à M. Bernard, docteur médecin ; à M. Fontevieux, homme de lettres ; à M. le chevalier de Châteaubrun, à M. Aimable Pivonnet, professeur d'escrime ; à Melle Bobine, à Melle Nunuche.

Un instant après Borelli avait remis son faux nez et sortait du cabinet du banquier, emportant les six lettres, plus vingt-cinq billets de mille francs, pour le premier trimestre de sa rente de cent mille francs.

II

Milord Million

Le surlendemain, c'est-à-dire le mardi gras, six personnes étaient assises dans un petit salon de la Maison-Dorée, autour d'une table somptueusement servie.

Une septième place, celle de l'amphytrion, était inoccupée. La pendule marquait dix heures.

Le dîner touchait à sa fin. Les propos se croisaient d'un bout de la table à l'autre, les têtes s'échauffaient, les voix s'enrouaient, on était bien près de l'ivresse.

Le salon communiquait avec le salon voisin par une porte que recouvrait une draperie.

Un homme vêtu d'un ample domino entra sans bruit dans ce cabinet, faiblement éclairé par une lampe couverte d'un abat-jour, entr'ouvrit légèrement la porte de communication et écouta.

— Ils ne sont pas encore assez ivres. Attendons.

Les convives étaient les six personnes auxquelles Borelli avait écrit l'avant-veille, savoir :

Le chevalier Tancrède de Châteaubrun, vingt-cinq ans, brun, pâle, flétri par l'orgie, les poches bourrées de cartes biseautées, parlant toujours du château de ses pères, mais se gardant bien d'en indiquer la latitude.

Aimable Pivonnet, professeur d'escrime, quarante ans, haut en couleur, crâne dégarni, torse long et osseux, une grosse tête carrée, encadrée d'exubérants favoris rouges.

Anténor Fontevieux, le spirituel rédacteur en chef du *Manteau d'Arlequin*, revue dramatique paraissant quelquefois ; trente-cinq ans, cheveux noirs assez fournis, mais déjà grisonnants ; front élevé, mains soignées.

Joseph Bernard, docteur-médecin : trente ans, tenue un peu raide, figure pleine, front large et proéminent, regard perçant, sourire ironique.

Mlle Bobine, danseuse attachée à un petit théâtre du boulevard du Temple ; dix-huit ans à peine, brune piquante et éveillée, ayant un peu trop d'embonpoint peut-être, souriant à tout propos pour montrer ses dents, qui sont fort belles.

Mlle Nunuche, même âge, même profession et mêmes qualités physiques que Bobine, si ce n'est la couleur de ses cheveux, qui sont châtains, et la finesse de sa taille, svelte et élancée.

Ils avaient tous reçu la veille une lettre ainsi conçue :

« Milord Millions vous prie de lui faire l'honneur de dîner avec lui demain, mardi gras, à la Maison-Dorée.

« On se mettra à table à sept heures précises. »

Tous crurent d'abord à une plaisanterie mauvaise. Tous cependant se rendirent à l'invitation.

Aimable Pivonnet, pour châtier le drôle qui aurait la prétention de rire à ses dépens ; le chevalier Tancrède de Châteaubrun, parce que, ne sachant pas s'il dînerait ce jour-là, la mystification, si c'en était une, ne changeait rien à sa situation ;

Le docteur Bernard et Anténor Fontevieux, par curiosité ;

Bobine et Nunuche, attirées par la consonance métallique du nom étrange pris par l'amphitryon.

Seulement, l'absence prolongée de cet amphitryon commençait à paraître singulière aux convives.

Au premier service, on n'y avait point pris garde.

Le garçon avait annoncé que lord Million ne pouvait arriver à l'heure indiquée ; il priait ses invités de se mettre à table sans lui.

Au second service, on avait attendu avec quelque impatience.

Au troisième, on s'était inquiété.

La carte menaçait de présenter un total formidable. Milord Million avait fort bien fait les choses. Restait à savoir s'il arriverait à temps pour endosser ce total.

Cette crainte tourmentait quelque peu nos convives et retenait l'ivresse prête à s'épanouir.

Le garçon entra, apportant des cigares.

— Et milord Million ? cria un chœur de six voix sur toutes les notes de l'octave.

Ils n'étaient que six, il est vrai, mais Aimable Pivonnet avait la voix fausse et comptait au moins pour deux notes à lui seul.

Toute la gamme y était donc.

— Milord Million n'a pas encore paru, répondit le garçon, mais il viendra, n'en doutez pas. En attendant, j'ai l'ordre de servir à ces dames et à ces messieurs tout ce qu'ils désirent ; Milord a fait la carte en blanc et paie sans compter.

— Hourra pour Milord !

— Du punch !

— Du madère rouge !

— Du Sillery !

— Du Constance !

— Du Johannisberg !

Bernard n'avait point parlé.

Le garçon se tourna vers lui.

— Et monsieur, que désire-t-il ?

— Une carafe d'eau.

Il y eut un rire homérique à cette incroyable demande.

— Ils sont tous ivres déjà, murmura Bernard ; dans un quart d'heure je serais comme eux, et je veux garder ma raison, car ce qui se passe ici est étrange.

— C'est égal, dit Nunuche en dégustant une coupe de vin de Constance, tandis que Bobine regardait le Sillery mousseux s'échapper de son verre, je voudrais bien connaître ce milord Million. Quel nom séduisant !

— Ah ! comme je l'aimerais, cet homme-là, soupira Bobine.

— Au fait, dit le chevalier Tancrède, cette aventure est assez bizarre. Ce milord Million nous connaît donc ?

— Il aura entendu parler de mon talent sur l'escrime et de ma botte secrète, dit Pivonnet en se rengorgeant.

— Il veut peut-être m'acheter le « Manteau d'Arlequin », s'écria Fontevieux.

— Je vous conseille de vous vanter de votre journal, fit Nunuche avec dépit, il est joli ! Vous n'avez seulement pas parlé de ma cachucha des vendanges.

— Vous y étiez délirante, ma chère Nunuche, c'était l'opinion de toute la salle ; du reste, ce n'est pas ma faute, foi de Fontevieux, le journal n'a pas paru, mon imprimeur était indisposé !...

— Comment, indisposé ?

— Oui, indisposé contre moi, à propos de cinq numéros que je lui devais...

— J'ai pourtant grand besoin qu'on parle de mon talent, reprit Nunuche en se retournant vers Bobine. Croirais-tu, ma chère, que mon gueux de directeur me refuse un congé ?

— Ce n'est pas comme mon propriétaire, répondit Bobine, en voilà un qui n'est pas chiche de congés ; il m'a promis de m'envoyer le mien à la fin du mois.

— Et pourtant tu n'as pas de journal dont tu ne paies pas les numéros.

— Non, mais j'ai un appartement dont j'oublie de payer les termes.

— Un grognement pour le propriétaire de Bobine, s'écria Fontevieux.

Le chœur des convives fit entendre un murmure énergique.

— Je n'ai pas trop à me plaindre du vieux, risqua Nunuche, il m'a donné quittance d'une année de loyer.

— En voilà une chance, murmura Bobine dépitée.

— Ma société lui plaît, riposta Nunuche ; il a une femme dont les cheveux sont de la couleur des favoris de Pivonnet.

— Hourra pour le propriétaire de Nunuche et pour sa femme ! cria le chœur, moins Pivonnet, fort contrarié de la comparaison.

Les convives étaient lancés. Débarrassés de leur appréhension au sujet de la carte, la gaieté leur était revenue ; elle allait bride abattue.

Les bouteilles succédaient aux bouteilles ; l'air s'épaississait chargé de la fumée des cigares.

(A suivre.)